



Séance

Pascal Delamarre

« Comme il courait plus vite que moi, que sa foulée, alors que je m’approchais, s’était faite plus vigoureuse et plus longue, il n’a pas fallu longtemps pour que je me retrouve distancé. »

Aymeric Hémard gigota sur le divan, il se sentait mal à l’aise, cette image semblait de moins en moins réelle, presque inconsistante dans son esprit, un peu comme une nébuleuse qu’il n’arrivait plus à fixer en tant que souvenir mais plutôt comme un éparpillement, une constellation d’idées qu’il aurait rêvé de voir se réaliser.

Pourtant sa réalité avait basculé à partir de cet instant-là ; il en était certain. Que se serait-il passé s’il n’avait pas vu l’autre ? Le jogeur ? Son histoire aurait-elle été changée ? Au point de redevenir ce qu’elle avait été avant cela : un long et inerte fleuve apaisé ? Une vie discrète, sans orage, sans égarement ?

Un mur blanc sur lequel s’accrochaient des cadres aux images neutres et superficielles, un stylo-plume épais et noir, posé négligemment sur le bureau, au côté duquel trônait un portemine ancien et immuable, un bureau lisse de bois clair, une pile de magazines posée à même le parquet, une cheminée de marbre blanc, des moulures au plafond, une lourde commode, une bibliothèque, des livres éparpillés avec une négligence étudiée, une légère odeur d’encens ; dans cette pièce tout n’était qu’apparences. Une ode au *bon goût*. Sans prise de position, sans risque. Rassurante en fait.

Le docteur Edgar Nay, psychiatre diplômé de la faculté de Montpellier, ne vivait pas ici, il ne faisait que passer. Il écoutait.

Aymeric songea un instant qu’en se retournant, il découvrirait le vieux médecin endormi ou, tout du moins, comateux ; après tout, il était 14h et à son âge la digestion devenait une épreuve.

« Vous comprenez : j’en étais persuadé. J’étais sorti de chez moi quelques minutes auparavant. Il faisait froid, je portais un bonnet, une paire de gants ; j’étais jambes nues, j’avais passé un vieux short noir. »

Le canapé sur lequel reposait le jeune homme n'était pas confortable, un ressort perçait le tissu éliminé et venait lui piquer le bas du dos. Aussi, il s'efforçait d'être le plus léger possible, le plus absent, le moins allongé.

Il parlait à voix basse, quasiment atone, persuadé que le fait d'élever la voix provoquerait une douleur plus vive ou réveillerait d'autres ressorts, entraînant d'autres souffrances. Combien de fessiers étaient venus s'affaler dans ce même sofa avant lui ? Combien de petites déprimés névrotiques ou de gros malheurs le canapé avait-il, au sens littéral du terme, supporté ?

« J'avais repéré sa paire de jambes blanches et fermes courir devant moi. Ses muscles, la texture de sa peau crayeuse, la carnation de sa chair, ses poils, d'un brun roux foncé, la tension qui saillait de son corps sous chacune de ses foulées ; je ne sais pas pourquoi mais je me suis dit que ces jambes pouvaient être les miennes. Que j'avais les mêmes gestes, la même manière de me mouvoir. Puis j'ai repéré la couleur de son short, de son bonnet et de sa paire de gants : les mêmes que ceux que je portais alors. »

Aymeric Hémard se mordit la lèvre, jamais il n'avait parlé de manière aussi directe. Il préférait toujours les demi-teintes pour s'exprimer.

Il laissa s'installer un silence. Le silence ne dérangeait pas le jeune homme, il le trouvait souvent plus réconfortant que le bruit. Presque agréable.

On pouvait entendre, comme étouffées, les voitures sur l'avenue, en contrebas des enfants jouer. Il faisait froid dans cet arrondissement parisien.

Le vieux bonhomme devait roupiller à poings fermés (mais Aymeric s'interdisait toujours de se retourner).

« Ce joggeur était de la même taille que moi, il portait les mêmes affaires que moi, ses jambes étaient les miennes : il n'a donc pas fallu longtemps pour comprendre que c'était moi. Ou plutôt mon double qui me précédait, là, sur le chemin de terre. Je me suivais. »

Le jeune homme se retint de rire :

« Voilà, docteur (il n'aimait pas la façon dont il venait de prononcer ce mot), une conclusion s'est imposée : je courais derrière moi... Et je n'arrivais pas à me rattraper. Même si mon pas se faisait plus pressent, afin de pouvoir me suivre, je n'y arrivais pas. Au fur et à mesure, je me suis vu disparaître. Je détalais, je m'effaçais. Plus je désirais me rattraper, plus j'allais vite. Là, sur le chemin de terre que j'empruntais pour courir, je me suis vu filer. »

Il entendit le vieux psychiatre s'agiter sur sa chaise. Souffrait-il, lui aussi, d'un ressort récalcitrant ?

« Je vois. »

La voix du vieux psy était hésitante, il chevrotait. Comme pâteuse. Au sortir du sommeil.

« Rapidement, j'ai renoncé à me poursuivre, j'en étais incapable ; sa foulée était toujours aussi rapide. Je suis rentré chez moi, me suis immédiatement dirigé dans ma chambre à coucher et me suis affalé sur le lit. J'ai dû dormir une bonne heure et j'aurais pu continuer si un bruit de verre que l'on casse ne m'avait pas réveillé. »

Aymeric se demanda s'il devait attendre que le médecin lui ordonne de continuer ou s'il pouvait le faire de lui-même. Au plafond, il remarqua une légère craquelure de peinture. Elle dessinait une girafe en relief.

« Et ? »

La voix d'Edgar Nay, psychiatre réputé, était fatiguée : peut-être en avait-il soupé de toutes ces histoires ?

« Je me suis dirigé vers la cuisine, lieu d'où venait le bruit. Je tremblais : et si quelqu'un s'était introduit chez moi ? S'il était armé ? Je n'avais aucun objet pour me défendre. »

Le jeune patient déglutit avec douleur.

« Je me suis arrêté sur le pas de la porte. »

Sa voix partait dans les aigus, plus qu'il ne l'aurait souhaité. Il souffla, prit un temps, comme s'il s'apprêtait à franchir un obstacle :

« J'étais là. Je veux dire : j'étais assis sur l'une des chaises de la cuisine, je buvais un thé, en soufflant, comme je le fais habituellement, au-dessus de la tasse, éloignant des volutes de buée translucides. Je portais encore ma tenue de jogging, j'avais juste retiré mon bonnet, posé sur la table. L'autre moi a finalement levé la tête. Il n'a pas semblé aussi troublé que je pouvais l'être. M'a souri et m'a invité d'un geste qui aurait pu être le mien à entrer et à m'asseoir. »

Aymeric refoula une atroce envie de pleurer. Son dos lui faisait vraiment mal.

« Je me suis assis face à moi-même et je me suis épié. Je me correspondais tellement. En même temps, je me sentais face à un inconnu, un presque étranger. Chaque parcelle de sa peau était la mienne. Son odeur, sa silhouette, son port de tête, tout m'était familier. Je me correspondais. Et pourtant tout était différent. Il est

étrange de se voir détaché de soi-même : ce n'est pas comme se contempler dans un miroir ! La sensation est dérangeante, assez désagréable en fait. Jamais je ne m'étais retrouvé aussi proche de moi-même et en même temps si éloigné, si distant. Je n'osais me parler. Qu'avais-je à me dire ? À Lui, l'autre, mon double... »

« Vous ? »

« Oui, moi, si vous voulez. » Aymeric réprima un geste d'agacement. « Finalement, mon double a pris la parole. Il a dit : « Salut. Tu sais pourquoi je suis là, n'est-ce pas ? » Mais je n'en avais pas la moindre idée. J'avais juste cette image de moi, séparé en deux, d'un côté et de l'autre de la table de la cuisine. Je m'efforçais de chasser l'angoisse qui me cisailait la gorge. Comme je ne répondais pas, mon moi a semblé s'agacer et a posé sa tasse assez sèchement dans un bruit sourd et mat, tout en me fixant. Si bien que j'ai sursauté. »

Au loin, on entendit une sirène hurlante filer sur l'avenue. Aymeric réprima un frisson.

« Mon moi m'a dit : « Je suis là pour t'aider. Pour te soulager, en quelque sorte. » Je ne voyais pas bien de quoi il parlait. Tout allait bien pour moi. Je veux dire, j'ai une vie stable, un appartement, des amis. »

« C'est d'ailleurs la raison qui vous amène à venir me voir chaque semaine depuis plus de deux ans. »

La voix du médecin s'était faite sifflante. Mieux valait l'ignorer.

« Comme il voyait bien que je ne comprenais pas, mon double a repris la parole : « Je suis venu pour te remplacer » a-t-il continué. Mon autre moi a enfoncé le clou : « Je vais prendre ta place. Au boulot, je veux dire, je vais travailler à ta place. Comme cela, tu pourras faire ce que bon te semble. À deux, nous sommes plus forts. Nous sommes, toi et moi, une seule et même personne. Je suis donc là pour te remplacer. » Je n'arrivais pas à parler. Je me sentais passif face à moi-même, sans argument. J'ai hoché la tête de haut en bas. »

« Vous acceptiez, donc ? »

« Je n'ai pas cru un instant que je devenais fou ou quelque chose comme ça. Je n'ai même pas songé à me dire que cette présence, cet autre moi, n'était pas réelle. Qu'il n'était qu'une construction de mon esprit, un barrage qu'il montait entre moi et la réalité. Je me suis laissé convaincre. Je veux dire : je me suis juste laissé faire. »

« Vous ne m'avez pas répondu ! »

« Oui, si vous voulez. »

Aymeric Hémard se sentit faible. Lâche. Mou.

« Et c'est là que tout a dérapé. Les premiers jours, tout s'est bien passé. Il prenait ma place, personne, bien entendu, ne voyait la différence (après tout, il était moi et j'étais lui), il rentrait le soir, aussi exténué que je pouvais l'être, il me racontait ma journée de travail, mes collègues, on riait à deux autour de la table de la cuisine. Je préparais à manger, je savais ce qu'il aimait, alors je m'appliquais à me faire plaisir. Je passais mes journées à lire, à rêvasser, à me promener. Une vie qui a vite tourné à vide : en une semaine, je m'ennuyais. »

Peut-être que le vieux médecin s'était de nouveau endormi : on entendait désormais un souffle régulier et profond. Le jeune patient décida que cela n'avait pas la moindre importance, il devait continuer.

« Aussi, au bout de deux semaines, je me décidais à lui parler franchement. « Écoute, je dois reprendre ma place. Ça m'a fait beaucoup de bien mais maintenant tu dois partir et ma vie doit reprendre son cours normal. » Il m'a regardé, ses pupilles étaient dilatées, ses joues en feu. « Ce n'est pas possible » a-t-il balancé. La première chose que j'ai faite quand il a dit cela, c'est pleurer. Je ne me sentais pas déprimé, mais j'ai ressenti une sorte de nausée affective. Une boule au ventre. Lui n'a pas bougé. Il a attendu patiemment. Quand j'ai eu essuyé mes yeux, il a poursuivi. « J'ai de grandes ambitions pour toi mais elles ne passent pas par le travail, par ta vie d'avant. Si tout reprend comme avant, j'aurais perdu mon temps, tu comprends ? » Je ne comprenais pas. »

Aymeric s'arrêta une seconde, il avait la bouche sèche.

« « De toute façon, j'ai démissionné » a continué l'autre moi. J'étais abasourdi. Je venais de foutre ma vie en l'air. Enfin, l'autre l'avait fait à ma place. Je me suis levé, lui aussi. Il s'est avancé vers moi puis, sans que je puisse m'y attendre, m'a giflé. Il est ensuite tranquillement parti dans notre chambre. Il dormait dans mon lit à présent. »

Le jeune homme sentit comme une brûlure sur sa joue gauche.

« Les jours qui ont suivi, je me suis muré dans le silence : je me faisais la tête. Cela ne semblait pas le déranger. Un matin, il m'a dit qu'il devait sortir, je me suis préparé mais sans me regarder il a poursuivi : « Pas toi. J'ai une course à faire. » Je suis donc resté dans le salon, me suis assis et j'ai attendu qu'il revienne. »

Le jeune homme attendit une réponse de la part du médecin.

Comme rien ne venait, il continua :

« L'autre moi est revenu au bout de deux heures. Il avait un sac qu'il a posé sur la table. Il s'est assis, m'a dit qu'il avait soif (j'ai compris que je devais aller lui chercher un verre d'eau, ce que j'ai fait) puis en revenant j'ai vu l'arme. Un pistolet. « C'est un Beretta » a-t-il proclamé assez fièrement. »

Le vieux médecin, contre toute attente, reprit la parole :

« Le temps est écoulé, Monsieur Hémard. Il faudra nous revoir la semaine prochaine. Cela me semble nécessaire. »

Était-ce une forme particulière d'humour que le psy pratiquait ?

« Vous ne voulez pas savoir ce qui s'est passé ? Où j'en suis ? Ce que j'ai fait ? »

« Non. Le temps est écoulé. »

*

Imbécile !

Comme si je ne savais pas où tu allais, qui tu voulais voir, qui devait te guider, te dire quoi faire, quoi penser !

Les pys sont devenus les curetons du XXI^e siècle. On doit forcément s'épancher, se répandre, balancer tout son mal-être (ou soi-disant tel) allongé sur un sofa crado où des centaines de culs se sont déjà enfoncés, sous les oreilles attentives, forcément attentives, de ces scrutateurs de nos âmes. Les néo-cloportes.

Je t'ai suivi et j'ai attendu. Trois quarts d'heure dans le froid glacé de ce putain de cinquième arrondissement. Ne passaient devant moi que des rombières agrippées à leurs toutous fraîchement tondus et des gamins vociférant sur l'avenue, leurs mères ayant depuis longtemps renoncé.

Je me suis appuyé contre un platane et n'ai pas détourné les yeux de la porte cochère. Enfin, tu t'es pointé avec tes épaules courbées, ton air avachi, ta démarche molle et hésitante. Pathétique.

Ridicule.

Navrant.

J'étais à bonne distance mais il m'a semblé que tu avais les yeux rouges.

Je savais où tu allais. Mais avant je devais m'occuper du psy.

J'ai poussé la lourde porte pas encore totalement refermée, j'ai grimpé les deux étages quatre à quatre et j'ai sonné. C'est lui qui m'a ouvert.

Sa bouche a dessiné un « O » monumental quand il a vu le pétard pointé contre son ventre flasque. Il n'a pas eu peur, je n'attendais pas autre chose d'un psychiatre diplômé. Il m'a regardé d'un air triste, presque désolé pour moi.

« Faut pas », j'ai dit, et j'ai tiré à trois reprises. Bang. Bang. Bang. Le corps, sous l'impulsion des balles, s'est retrouvé propulsé très loin dans le couloir. La chair devenue molle a dessiné comme un arc de cercle dans l'air. C'était beau. Le sang avait maculé le tapis persan. C'était dommage.

J'ai refermé la porte. Le bruit n'avait attiré aucun voisin. C'est l'avantage d'habiter dans des quartiers où résident essentiellement des vieux : ils sont sourds pour la plupart et les autres roupillent toute la sainte journée. Amen.

Dans la rue, j'ai pressé le pas, il fallait que je te rattrape.

Comme cela a été facile ! Tu étais là, un peu hébété, sur le quai du métro, tu attendais sagement.

Tu ne m'as même pas entendu arriver.

Un petit coup de coude, et hop ! tu t'es retrouvé sur les voies. La rame est arrivée très vite : je pense que tu n'as pas souffert. En même temps, cela m'indiffère. Ta souffrance, je veux dire. Tu souffrais avant... Alors, souffrance pour souffrance, c'est la même chose, non ?